

Danse
pour moi

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et
Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Lafond, Marjorie D., 1983-

Danse pour moi

ISBN 978-2-89585-801-0

I. Titre.

PS8623.A358D367 2016 C843'.6 C2016-941298-9

PS9623.A358D367 2016

© 2016 Les Éditeurs réunis (LÉR).

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition :

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution au Canada :

PROLOGUE

prologue.ca

Distribution en Europe :

DILISCO

dilisco-diffusion-distribution.fr



Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Imprimé au Québec (Canada)

Dépôt légal: 2016

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale de France

Marjorie D. Lafond

Danse
pour moi



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure
chez Les Éditeurs réunis

Sous l'emprise de Monsieur Addams, roman, 2015.

À la merci de Monsieur Addams, roman, 2015.

Dans l'ombre de Monsieur Addams, roman, 2016.

*Ne me quitte pas
Je ne vais plus pleurer
Je ne vais plus parler
Je me cacherais là
A te regarder Danser et sourire
Et à t'écouter
Chanter et puis rire
Laisse-moi devenir
L'ombre de ton ombre
L'ombre de ta main
L'ombre de ton chien*

Jacques Brel

*L'état de danse : une sorte d'ivresse,
qui va de la lenteur au délire,
d'une sorte d'abandon mystique
à une sorte de fureur.*

Paul Valéry

*S*ortir de cette maison.

Respirer un grand coup.

Ça va bien aller.

J'ouvre la porte, effectue un bref arrêt sur le balcon, le temps de faire vibrer dans mes oreilles l'une de ces chansons qui me donnent le cran de toujours courir plus vite, plus loin. Par la même occasion, je jette un coup d'œil nostalgique à la charmante maison voisine, celle de mes parents chéris à qui j'ai fait tant de peine dans les dernières semaines, moi, la fille ingrate. Égoïste.

Go! C'est un départ. Sauf qu'une présence apparue subitement à ma droite me fait bondir telle une gazelle effarouchée. J'étais sur les nerfs d'avance. C'est Justin. Merde. Je pensais avoir le temps de quitter pour la prochaine heure avant son arrivée.

Je retire l'écouteur de mon oreille droite, davantage par obligation que par intérêt ou politesse. Je lève même les yeux au ciel. Disons que mon langage non verbal doit être très éloquent.

— Ils vont me manquer, ces beaux *joggings*, mes favoris. Superbe cul là-dedans...

— Justin, voyons...

Malgré que son commentaire soit plus ou moins respectueux, je lui renvoie un air plus navré qu'insulté.

Je m'aperçois qu'il tient un superbe bouquet de roses et de gerberas.

— Pour toi, m'adresse-t-il, tes préférées, non? Je ne sais pas pourquoi je ne t'en ai pas offert plus souvent. Je sais que tu en raffoles, pourtant.

Il a l'œil vitreux, pour la millième fois. Et ça me brise le cœur, pour la millième fois.

— Justin, je...

— Ne t'inquiète pas, j'en avais envie, c'est tout. Cette fois-ci, ce n'est pas une nouvelle tentative pour te convaincre de changer d'avis. Je pense avoir pas mal tout essayé, *anyway*, passant du *chum* romantique au macho con, puis au gars désespéré... Je sais, j'ai fait souvent pitié dans les dernières semaines, hein?

Il rit légèrement. Résigné. Je le sens un peu plus détendu, un peu moins amer que d'habitude. Mais assurément toujours aussi accablé. Défait. Je le connais, mon Justin. Ça fait douze ans qu'on est ensemble. Ça fait seize ans que je le côtoie, qu'il est mon meilleur ami.

— Merci, Justin. C'est gentil. Elles sont magnifiques.

Depuis des jours, je pèse tous les mots que je lui adresse de manière à ce qu'ils soient les plus neutres possible, question de ne pas jeter d'huile sur le feu. Sauf qu'à cet instant même où je le remercie le plus simplement du monde, je jurerais que mes paroles de politesse sont en train de broyer, tout au fond de lui, la tristesse et la résignation en une pure amertume. Son moment d'accalmie n'aura duré que quelques malheureuses secondes.

— C'est tellement triste, gémit-il.

— Quoi ?

— Que tu m'appelles Justin au lieu de « mon chéri ». Je pense que jamais je ne pourrai m'habituer à ça.

— Oui, tu t'y habitueras, c'est certain... Le temps...

Il me coupe la parole.

— Ha bien oui, le temps qui arrange tout, me nargue-t-il, c'est ce que tout le monde me dit. Mais tu sais quoi ? Je l'emmerde, le monde. Tout le monde sans exception en ce moment.

Ça fait beaucoup de monde, ça, que je songe. Comme la Terre entière. On dirait que Justin en veut à l'Univers en ce moment. Perdu seul dans la Voie lactée austère de ses noires pensées. À dire

vrai, ça m'angoisse de le voir si mal. Sauf qu'il doit passer par là. Par ma faute, aujourd'hui, il ne reste plus grand-chose de l'homme fort et en contrôle qu'il était. Sans parler qu'il manque souvent de rationalité dans ses propos. Sa famille et ses amis marchent sur des œufs avec lui maintenant. Ceux qui sont heureux. Ceux qui veulent l'aider. Les gens qu'il croise, tout simplement. Il est toujours sur les nerfs. Susceptible à souhait. Une chance que notre entourage est compréhensif. Moi, je demeure optimiste pour lui : il surmontera l'épreuve.

Mon ex baisse les yeux et se décide à entrer promptement dans cette maison qui n'est presque plus mienne, me laissant en plan avec mon bouquet de fleurs hyper colorées et parfumées. C'en est pitoyable. Je hume l'assemblage composé avec goût. En temps normal, je m'en délecterais. Sauf qu'on dirait qu'il en émane des arômes de désolation. Pauvre Justin. Encore une scène navrante. La même histoire qui se répète chaque jour depuis que j'ai pris ma décision. Son comportement, c'est des vraies montagnes russes : espoir-peine-colère-espoir-peine-colère... Et ça se répète à l'infini. Mais je ne dois pas être pessimiste. Le cercle vicieux dans lequel il s'empêtre chaque jour cessera quand je ne serai plus dans le décor. Il s'en sortira, je ne suis pas inquiète pour lui. Il est jeune, beau, travaillant, drôle. Il la trouvera, sa perle rare. Et moi, j'irai voir si je ne peux pas me trouver ailleurs.

Je dépose le bouquet sous le banc décoratif du long balcon. Ce balcon, comme dans les films d'époque, que j'avais tant désiré avant d'acheter cette maison, celle de mes rêves.

Allez ! Je ne dois pas laisser les sentiments négatifs miner ma séance de mise en forme. J'emprunte la rue résidentielle aux allures pittoresques que je connais par cœur. Elle me mènera à ce beau sentier, celui qui longe le fleuve. Je m'aperçois que mon rythme est trop rapide ce matin. Je dois l'abaisser, car je ne tiendrai pas très longtemps à cette vitesse et pourtant j'ai besoin d'une longue, longue, longue course !

Quel temps merveilleux. Après quelques mètres en cavale, je commence déjà à en ressentir les bienfaits. L'air pur dans mes poumons ainsi que l'exercice physique soutenu me font un bien fou, détendent mon esprit, tout comme la végétation apaisante qui m'entoure. J'ai enfin atteint mon endroit préféré, ce sentier que mes chaussures Nike ne fouleront plus d'ici quelques jours. Je me repais de ce paysage exaltant devant moi. Je le respire. Je trouve que les odeurs de la nature sont plus prononcées que d'habitude à la fin de l'été. Tout est plus intense. L'odeur du gazon, celle des feuilles dans les arbres. Comme un cri du cœur de la nature qui veut se faire aimer une dernière fois avant que le manque de lumière la fasse mourir à petit feu pendant de trop longs mois. Je commence toujours à faire mon deuil de l'été à la fin d'août. Je sais bien qu'au Québec la saison chaude se termine

officiellement le 21 septembre, mais on dirait qu'à la fin du mois d'août l'été et son ambiance plus légère et festive prennent également fin. Les gens redeviennent plus sérieux, plus organisés, plus efficaces. En attendant d'en arriver là, je fais mon adieu à l'été en contemplant cette nature sauvage d'un œil différent. Elle me fait penser à ce tableau que j'ai observé ce matin dans un manuel sur l'histoire de l'art, *Paysage d'été* d'Auguste Renoir peint en 1873, de toute beauté, cette nature généreuse qu'on aimerait toucher de ses doigts et sentir au travers de la toile...

Ça me rappelle que je dois continuer mes boîtes de déménagement et que j'ai une montagne de classement à faire, car des livres, j'en collectionne à la tonne, surtout des livres qui traitent d'art, car c'est ma plus grande passion. J'aime particulièrement l'art touchant les vieilles civilisations. Je travaille d'ailleurs à temps partiel au Musée de la civilisation à Québec.

Cette année, j'ai également enseigné les arts plastiques dans une école secondaire de mon coin. Bon, des élèves de première et deuxième secondaire, ce n'est pas sérieux, ça pense juste à garrocher de la peinture partout, ça se fout un peu du cours, car ce n'est pas une matière vraiment « importante », c'est le genre de cours dans lequel ils veulent prendre ça *cool*, rajouter à ça le fait que je remplaçais leur prof parti en *burn-out* en octobre (de surcroît, à cause d'eux, qu'ils se vantaient de raconter)... Ouf, je peux vous affirmer que le début de mon contrat

n'avait pas été de tout repos, mais je pense que je m'en suis bien sortie, tout compte fait. Que voulez-vous, je suis une grande idéaliste, je réussis à voir du beau partout. Et c'est évident que ces jeunes-là, blasés et influençables, ont grandement besoin de beau dans leur vie. De la couleur, de la texture, des wow et des compliments. J'ai fait de mon mieux pour leur donner tout ça. Car on dit que l'art et la littérature sont la preuve que la vie ne suffit pas...

Sauf que la passion de faire ce qu'on aime ne suffit pas toujours non plus à mener une vie heureuse. Parfois, il y a le décor qui ne colle plus. Le lieu, le contexte, l'entourage. C'est à cette triste conclusion que j'en suis arrivée au printemps. Je ne sais trop comment l'expliquer, mais c'est arrivé.

Je m'arrête en plein centre de cette passerelle qui me montre toute l'étendue du fleuve Saint-Laurent paisible et agité à la fois. Comme je le fais pratiquement tout le temps depuis les dernières semaines, je réfléchis à ma séparation. Je songe aux derniers mois. Pas de tout repos. À cause de moi. Je sais que j'ai blessé beaucoup de gens avec ma décision. Je me suis d'ailleurs blessée moi-même, même si certains croient que je n'ai pas de cœur d'agir ainsi, que je semble étrangement de glace face à tout ça. Trop détachée. Mais c'est complètement faux. Je souffre, moi aussi. Sauf que je dois le faire. C'est devenu impératif. Je dois partir. Quitter ma région, mes proches pour une période indéterminée. Quitter Justin pour toujours. Parce qu'il le faut. Même si ça fait mal. Même si mon cerveau peine à m'imaginer

vivre sans lui et est pris de courts-circuits à force d'essayer d'emmagasiner toutes les nouvelles informations concernant un avenir sans Justin, mon amoureux de toujours. Mon meilleur ami. Comme un frère pour moi. Et c'est bien là, le problème. On ne sort pas avec son frère. Non, ça ne se fait pas.

Certaines de mes amies et ma famille croient que j'agis sur un malheureux coup de tête. Que je voudrai revenir avant longtemps. Et qu'il sera trop tard. Que je le regretterai infiniment. On me dit que des crises majeures surviennent environ tous les six ou sept ans dans un couple et que ça fait maintenant presque douze ans que nous sommes ensemble, Justin et moi. Qu'on devrait surmonter ça. «Vous êtes le couple parfait. Vous commenciez à parler d'avoir des enfants. Ça ne fait aucun sens, voyons!» me dit ma mère. Et aussi ma belle-mère. Et mes copines. Il n'y a que mon père chéri qui semble neutre dans toute cette histoire. Sauf qu'il ne m'en parle jamais. Ou très peu. J'aimerais tellement savoir ce qu'il pense honnêtement de tout ça quand il me dit: «Mais non, c'est ta vie, mon p'tit cœur. Tout ce qui compte, c'est que tu sois heureuse.» Peut-être qu'il sait lire en moi et peut comprendre ce que je ressens. Ou peut-être qu'il pense totalement le contraire, exactement la même chose que tout le monde, mais qu'il sent le devoir d'être de mon côté.

Chose certaine: ce fleuve, il va me manquer. Ce paysage vert devant moi, la tranquillité, je dois en faire mon deuil, car là où mon cœur me

transporte, il y aura beaucoup moins de nature. La grande ville. Montréal! Pas mal plus trépidant que Québec. Conduire à Montréal est tellement stressant, mais j'y arriverai, je m'habituerai. Sans compter que je serai en excellente compagnie, avec Émilie, ma meilleure amie. C'est grâce à elle, tout ça. C'est elle qui m'a donné le coup de pied dont j'avais besoin... ou plutôt qui m'a tendu la main alors que je tourbillonnais et m'enfonçais dans une mer d'ennui et de désespoir. Alors que je commençais à me rendre malade et sérieusement dépressive à force de me faire croire que je devais encore aimer Justin, au moins un petit peu, par respect et en souvenir de notre flamme si vive des premières années.

Il y a presque quatre ans, j'avais été verte de jalousie quand Émilie m'avait appris qu'elle déménageait en appartement non pas à Québec, mais à Montréal pour ses études en droit. Je me souviens de l'avoir grandement enviée, mais en même temps, à cette époque, je ne m'imaginai pas pouvoir l'imiter. Non, j'étais bien trop engagée ici, avec Justin. Cela faisait à peine un an que nous avions acheté notre belle maison. Une occasion en or. C'est Justin qui m'avait convaincue. Moi, je me serais contentée d'un appartement. Nous n'avions jamais habité ensemble. Mais bon, le prix alléchant, l'emplacement de rêve sur le bord du fleuve, la belle maison de style canadienne que j'admirais depuis mon enfance était voisine de la maison familiale. Sans parler de ce grand terrain

fleuri qui m'avait gagnée, moi qui aime tant les aménagements paysagers. Je suis d'ailleurs assez douée en la matière. Mon côté artistique oblige... Nous l'avions donc achetée, cette première maison. J'avais à peine vingt-deux ans, mais Justin, âgé de vingt-cinq ans, possédait déjà un très bon emploi dans la compagnie de son père. Sans compter que j'avais hérité d'un montant intéressant à la triste mort de mon grand-père, ce qui fait que nous étions tous deux propriétaires égalitaires de la demeure. Rapidement, j'avais revêtu le rôle de la parfaite petite ménagère aux études, travaillant à temps partiel, préparant nombre de soupers entre amis ainsi que de beaux brunchs avec mimosas et tout le tralala... Bref, j'aimais organiser, recevoir. J'étais fière de ma maison. Je la décorais, puis la redécorais selon la fête commerciale en vigueur, je jardinais, je menais une vie serrée et bien remplie. Une belle vie heureuse, quoi. Je n'avais pas le temps de m'ennuyer. Je l'aimais bien, ma vie, je crois. Je m'épanouissais, je crois.

Mais ça, c'était avant.

Avant que la sournoise routine m'éteigne à petit feu. Je sais que ça n'arrive pas à tout le monde... donc pourquoi à moi? Aucune idée. Peut-être tout simplement que je me suis embarquée trop vite, trop jeune. Peut-être que je n'ai pas assez vécu ma jeunesse, comme certains me le disent. Il est vrai que j'ai vingt-six ans et que je n'ai connu aucun autre homme que Justin. Le seul. L'unique. Mon

Justin. J'étais tellement sincère pourtant jadis, quand je lui criais haut et fort que lui et moi, c'était éternel. Pour la vie. J'étais sincère. Oui, vraiment.

Mais avec les années, insidieusement, la monotonie s'est installée en moi, je suis devenue chialeuse, capricieuse, blasée, éteinte. Tout simplement. J'arrivais de mes cours allumée, passionnée. Et quand Justin rentrait, un flot de mélancolie m'envahissait, sans trop savoir pourquoi. C'est ainsi que la lassitude a pris toute la place, comme ça, tranquillement, faisant son chemin, jusqu'à cet été où tout s'est éclairé dans mon esprit. Ce matin-là, alors que nous déjeunions paisiblement en silence, Justin et moi, sur notre splendide véranda qui nous avait coûté les yeux de la tête, tandis que le regard de mon amoureux était ailleurs, que ses oreilles n'avaient pas vraiment écouté les dernières paroles que j'avais prononcées, j'avais compris que c'était fini. Que mon âme acerbe avait atteint un point de non-retour. Que je ne pouvais plus faire semblant. Que rien ne servait d'essayer de me convaincre qu'il y a tellement pire que moi, pire que ma situation. Que j'en demande trop. Que je suis pourtant gâtée, aimée, enviée. Que je n'ai pas le droit de me plaindre. Que j'ai un *chum* dévoué, qui ne vit que pour moi, pendant que les copains de mes amies les laissent tomber trop souvent. Pas le droit de tout briser. Pas le droit de détruire le rêve de Justin de fonder une famille avec moi, l'amour de sa vie.

Et pourtant, oui, il le faut.

Mes écouteurs aux oreilles, je délaisse la vue du fleuve et repars au pas de course vers la maison. J'appréhende un peu mon retour. Je pense que Justin ne sera pas encore reparti pour le boulot. Au loin, je vois cette laide pancarte sur la pelouse bien verte de notre résidence ancestrale. Je sais que Justin aurait pu la garder, cette maison. Il en a les moyens, mais je le comprends de vouloir s'en débarrasser. Il y a tellement de souvenirs ici ! Et tant qu'à devoir refaire sa vie, aussi bien la refaire de A à Z. Mon psy m'a dit de cesser de culpabiliser. Que je n'avancerai à rien de cette façon. Que je dois forger ma propre identité à présent. Savoir qui je suis vraiment. Et comprendre que le bonheur de Justin ne relèvera plus de moi dorénavant.

S'il est encore dans la maison à mon retour, à la hâte, je me préparerai un bol de céréales et monterai à ma chambre au deuxième étage où je continuerai le classement de mes livres, accompagnée d'une petite musique d'ambiance. Là-haut, je suis tranquille. Il vient rarement me déranger. La cohabitation, ce n'est vraiment pas la joie !

Go, go, go ! Un dernier *sprint* ! Je cours à en perdre haleine. En observant le voisinage si serein, je suis tout à coup prise d'un immense vertige. Je dirais un vertige positif. Comme une fièvre d'excitation. Ou bien d'exaltation. Je vais le faire. Vraiment ? J'ai peur, et en même temps je me sens victorieuse de foncer ainsi dans la vie. D'écouter autre chose que le gros bon sens et la raison. D'écouter ma voix intérieure. L'appel criant de l'inconnu. Mon besoin

d'intensité et d'émotion qui prend le dessus. C'est immature, que certains diront, oui... peut-être... mais tant pis. La tentation est trop forte. Je sais que je peux me planter sur toute la ligne, comme me le rappelle si souvent Justin, que je voudrai peut-être revenir en courant et qu'il sera malheureusement trop tard. Oui, je sais. Je suis prête à en subir toutes les conséquences.

Le souffle me manque. J'arrive devant la maison, enfin. Ou malheureusement déjà. Je stoppe raide près de la porte. La Toyota de Justin y est toujours garée. Bon, allez, courage... Il ne te reste que si peu de jours... Pliée en deux, les mains sur les genoux, je tente de reprendre mon souffle avant d'entrer dans le repaire sombre de la bête. Je prends courage et fonce affronter la tourmente, m'accrochant à l'espoir d'un lendemain meilleur.